

## MORÉE.

## ROUTE 27.

CORINTHE, — L'ACRO-CORINTHE.

LÉCHÉE.—CENCHRÉE.

**Corinthe** (ἡ Κόρινθος) — (on y trouve un petit hôtel assez misérable) a conservé son beau nom, mais ce n'est plus qu'un pauvre petit bourg bâti sur l'emplacement de la ville antique, au pied de la montagne escarpée, qui portait l'Acropole, à 2 kil. environ de la baie, et du golfe auquel elle a donné son nom.

*Historique.*—Corinthe fut fondée vers l'an 1900 av. J.-C. par Ephyre, fille de l'argien Phoronée. La ville porta d'abord le nom pélasgique d'Ephyre, ainsi que celui d'Héliopolis. La première population paraît avoir été de race éolienne. Cinq générations avant la guerre de Troie, Sisyphus était, non pas le roi, mais un des premiers habitants d'Ephyre. Son petit-fils fut le héros Bellérophon. Corinthe resta soumise aux rois d'Argos jusqu'après la guerre de Troie. La conquête dorienne en fit un royaume indépendant. Aletès fut le premier prince héraclide vers 1160, et fit à Athènes cette guerre que termina le dévouement de Codrus. Après les Héraclides, la puissante famille des Bacchiades renversa la royauté en 747, et établit à Corinthe une oligarchie, régie par des magistrats annuels nommés prytanes. Ils frappèrent de droits con-

1. Au moment de mettre sous presse (28 février 1855), nous apprenons que Corinthe vient d'être entièrement détruite par un tremblement de terre, et qu'on songe à la rebâtir sur le bord même du golfe. La destruction du village de Corinthe ne doit pas inspirer de grands regrets, car le temple a été épargné, sans une colonne renversée.

sidérables les marchandises qui traversaient l'isthme, fondèrent Corcyre et Syracuse à l'occident, et Potidée en Macédoine. En 657, Cypselus, chef populaire, abattit cette aristocratie exclusive, et s'empara du pouvoir suprême. Sa conduite fut sage et modérée, et il transmit son autorité à son fils Périandre, un des sept sages de la Grèce, qui régna 40 ans. Psamméticus, petit-fils de Périandre, ne régna que 3 ans. Après lui la monarchie fut abolie de nouveau, et remplacée par une république, que gouverna une oligarchie modérée, dont les rangs étaient ouverts aux hommes nouveaux. Le peuple nommait encore le sénat, les magistrats, les généraux. Corinthe s'enrichit par le commerce et devint célèbre par son amour du luxe et des plaisirs : mais elle n'eut pas d'école artistique proprement dite, bien qu'elle revendiquât la découverte de la peinture, et qu'elle eût produit Euphranor et Callimaque. Elle ne connut pas non plus la gloire des armes ; elle prit à peine part aux guerres médiques. « Quand la Grèce, dit M. Beulé, se confiait en son droit, en sa valeur, en son désespoir, Corinthe envoyait ses courtisanes demander à Vénus la victoire et la liberté. Une preuve de sa mollesse, c'est le dédain qu'avaient pour elle ses colonies. Aucune ville n'en a fondé de plus florissantes, ni de plus ingrates. Corcyre se révoltait contre elle et battait ses flottes, Potidée se donnait aux Athéniens ; les autres, Epidamne, Syracuse, ne se souvenaient de leur lien de parenté que dans le danger. » Ce fut la guerre de Corcyre, en 434, qui devint l'oc-

[ROUTE 27.]

casion de la guerre du Péloponèse (431). Corinthe fut toujours du parti de Sparte contre Athènes : cependant, en 395, elle se déclara contre Sparte avec les Grecs coalisés, ce qui amena la guerre de Corinthe 395-387. Plus tard, elle se soumit à Philippe et reçut une garnison macédonienne (335). En 224, Aratus la délivra et la rallia à la ligue achéenne. Elle devint le siège des assemblées de cette confédération, mais, trop faible pour se défendre contre les Romains, dont ses richesses avaient allumé la cupidité, Corinthe fut prise et saccagée par Mummius (146). Plus tard Jules César la fit relever, et elle redevenit florissante pendant trois siècles. Elle fut ravagée en 261 après J.-C. par les Hérules ; en 395 par Alaric, et Sulicon, libérateur plus funeste que les barbares ; au VIII<sup>e</sup> siècle par les Slaves ; en 1205 par les Latins ; en 1458 par les Turcs ; en 1612 par les chevaliers de Malte ; en 1682 par les Vénitiens ; puis en 1715 par les Turcs, qui la gardèrent jusqu'en 1821. L'indépendance de la Grèce ne lui a pas rendu son importance.

*Antiquités.*—La seule ruine intéressante est le Temple, d'ordre dorique, situé à l'O. et un peu vers le S. de la ville moderne, et heureusement assez bien isolé de toutes parts. 7 colonnes sont encore debout, dont 5 regardent l'O. et 3 le S. (la colonne d'angle deux fois comptée). Une seule a perdu son chapiteau, 5 portent encore une architrave massive qui formait un des angles de l'édifice. Il ne reste plus trace de la cella. Les 5 colonnes de l'O. appartenaient sans doute à la façade postérieure du temple. « Les colonnes, ont à peine 4 diamètres de hauteur, aussi paraissent-elles courtes, écrasées, on est cependant frappé par le caractère de force et de solidité imposante qu'elles présentent... Elles sont d'une pierre dure, extraite des montagnes voisines, et recouvertes de stuc. Deux blocs les composent : le plus con-

sidérable est à la base et finit à plus de trois diamètres de hauteur. » L'emploi de ces fûts monolithes, leurs proportions massives et puissantes assignent évidemment à ce monument une date fort ancienne : il est antérieur au temple d'Égine, à celui de Thésée à Athènes ; il se rapproche plutôt des temples les plus anciens de la Sicile. On ignore à quelle divinité il était consacré, peut-être à la Fortune selon M. Beulé. Près de là, on voit les ruines d'un grand édifice en briques à demi enseveli sous les décombres. Sa forme et les chambres voûtées qui le partagent indiquent des bains romains. Un peu plus au N., sur un niveau plus bas et près des ruines de l'ancien palais de Kiamyl-Bey, on visitera la source nommée les bains de Vénus. Un escalier turc, qui subsiste encore, conduisait à la source, au pied de rochers qui surplombent. Dans ces rochers on observe çà et là des conduits souterrains, creusés de main d'homme, et qui s'enfoncent à une grande distance dans la direction de l'Acropole.

Tels sont, avec l'Amphithéâtre et les anciens bains, situés sur la route de Kalamaki (V. p. 178), les seules restes d'édifices antiques qu'on trouve à Corinthe. Signalons encore quelques débris épars çà et là dans la plaine et quelques fragments sculptés encastrés dans une fontaine turque au-dessus du bazar.

L'Acro-Corinthe est ce beau rocher qui se dresse à 575 mètr. au-dessus de la ville au S. On y monte en 1 h. 30 par un chemin sinueux qui serpente dans le grand ravin du côté de l'O. L'enceinte, qui couvre le sommet du rocher, est formée de murailles helléniques surmontées de nouvelles constructions franques, vénitiennes et turques. En arrivant à la première porte, gardée par quelques invalides, on est frappé de ce chaos de fortifications, de masures, d'églises grecques, de mosquées turques et de citernes. Au de là des rui-

nes de la ville turque, on franchit une seconde enceinte, et l'on arrive sur le grand plateau de l'Acropole. Sur un plateau plus petit, à l'angle S. E. de l'enceinte, on voit encore la célèbre fontaine *Pirène*, si connue dans la fable. C'est là que le héros Bellérophon saisit le cheval Pégase au moment où il venait se désaltérer. L'origine de la source elle-même est expliquée par une autre tradition : Jupiter avait enlevé Egine, fille du fleuve Asopus ; Sisyphus, témoin du rapt, ne consentit à révéler le nom du ravisseur que lorsque le fleuve lui eût fait venir de l'eau sur l'Acro-Corinthe. « Pirène, dit M. Beulé, n'a rien perdu du volume et de la fraîcheur de ses eaux. Elle tombe dans un bassin souterrain, qui communique sans doute avec des conduits et des réservoirs antiques. » Selon Strabon, Pirène communiquait par des ruines souterraines avec une source située au bas de la montagne vers la ville. — La présence d'une source à cette hauteur s'explique difficilement par un effet de siphon. La Commission de Morée lui attribue une origine volcanique. M. Burnouf croit qu'elle régoit simplement les eaux du mamelon supérieur de l'Acro-Corinthe.

Au sommet de la montagne, on remarque les fondations du temple de *Vénus* ; il était très-petit, conformément à la description de Strabon.

Ce qui attire surtout aujourd'hui le voyageur sur l'Acro-Corinthe, c'est la magnifique panorama qu'on y découvre. Au N. c'est le golfe de Corinthe, et, derrière la presqu'île formée par les monts Céniciens, la mer des Alcéons. Au delà, c'est la grande chaîne de la Grèce continentale, le Cithaeron, l'Hélicon, le Parnasse, jusqu'aux montagnes de l'Étolie, extrémité méridionale du Pindus ; à l'O. et au S. la plaine de Sicyone, le défilé de Némée, le mont Cyllène, le Ménale, l'Érymanthe ; au S. la plaine de Cléones et les montagnes de l'Argolide ; à l'E.

le golfe Saronique, semé d'îles, Egine, la presqu'île de Méthana, l'Attique, le cap Sunium, l'Hymette, le Pentélique, Salamine et au N. E. les monts Géraniciens.

**Léchée.** — C'était le port de Corinthe sur le golfe de ce nom. Il en reste encore la trace sur le rivage à 2 ou 3 kil. au-dessous de la ville. La plage unie et ensablée n'a jamais pu former un port important.

**Cenchrée.** — C'était le port de Corinthe sur le golfe d'Egine, à 11 kil. à l'E. de Corinthe. Il répond au hameau de *Kekhras*, où l'on trouve les restes d'un quai, les uns sur le rivage, les autres sous les eaux, quelques tronçons de colonnes, la tour du fanal, formée de débris antiques, etc. « La baie de Cenchrée est beaucoup mieux protégée que celle de Kalamaki, dit M. Burnouf ; les bains et la source chaude d'Hélène sont à droite, le long du rivage, à 20 m. de Cenchrée ; cette source semble d'origine volcanique, elle est dans la ligne de Loutraki à Méthana et Santorin. »

De Corinthe à Sicyone. V. R. 49. — A Cléones, Némée, Mycènes, Tirynthe et Nauplie. V. R. 28. — A Mégares et Athènes. V. R. 25 et 26.

## ROUTE 28.

## DE CORINTHE A NAUPLIE

PAR CLÉONES, NÉMÉE, MYCÈNES ET TIRYNTHÉ.

(9 h. 30 de route, mais il faut beaucoup de temps pour voir Mycènes et Tirynthe, aussi couche-t-on à Kharvati.)

On sort de Corinthe du côté de l'O., et, laissant à droite (5 m.) la route de Sicyone et de Patras (V. R. 45), on suit la base de l'Acro-Corinthe, et l'on traverse (25 m.) un torrent près d'un bois d'oliviers. La route franchit (30 m.) une colline, et remonte le cours du Longo-Potamo au fond d'un ravin resserré entre le mont

Phouka à droite, et l'Acro-Corinthe et le mont Skona à gauche. On débouche (1 h. 30 m.) dans une petite plaine ; à gauche se trouvent quelques hameaux et un mauvais sentier qui mène en 2 h. à l'Acro-Corinthe. On passe (15 m.) un pont jeté sur un torrent, et la route se bifurque. Le chemin de gauche conduit au (25 m.) Khani de Kourtésa, puis aux (25 m.) carrières de Cléones et au (45 m.) Khani du Dervénaki, où le voyageur enverra d'avance son bagage. Il prendra lui-même à droite pour visiter Cléones et Némée. C'est à 15 m., au sommet d'une petite colline buissonneuse, que l'on trouve les ruines de

**Cléones.** Cette ville devait son importance aux jeux néméens qui se célébraient sur son territoire ; elle fut toujours l'alliée des Argiens, elle les aida à détruire Mycènes et combattit avec eux à Mantinée. On distingue encore, au milieu des broussailles, plusieurs murs cyclopéens qui s'élèvent en terrasse les uns au-dessus des autres.

On chemine ensuite sur des hauteurs couvertes de bruyères, et, tout à coup (45 m.), on voit à ses pieds la petite plaine pierreuse de **Némée.** Cette vallée, encaissée de toutes parts, et dominée au N.-E. par le sommet tronqué du mont Phouka (Apésas), mesure environ 4 k. de longueur sur 2 de large. Elle est parcourue du N. au S. par la petite rivière de Koutzomati (Neméa), qui vase jeter dans le golfe de Corinthe. Elle a été le théâtre de la victoire d'Hercule sur le lion de Némée ; tous les deux ans on y célébrait les jeux en mémoire de cet exploit. Némée n'était point une ville, mais un bois sacré ou hiéron, renfermant un stade, un théâtre et un temple consacré à Jupiter Néméen.

On voit quelques traces du stade, des fondations helléniques, et quelques débris de colonnes près d'une fontaine entourée de verdure que l'on rencontre (15 m.)

à droite en descendant. Plus bas on atteint (15 m.) les ruines du temple. Trois colonnes doriques, hautes d'environ 10 mèt., sont encore debout. Deux d'entre elles, appartenant au pronaos, sont surmontées de l'architrave et de la frise dans laquelle on distingue encore un triglyphe. « Elles sont aussi légères que des colonnes ioniques, dit Leake, et diffèrent tellement des anciens modèles doriques qu'il faut assigner à la construction du temple une date postérieure aux guerres médiques. » Une petite église en ruines contient aussi quelques fragments d'ordre dorique.

Une route à l'O. conduit au (1 h.) village de Hagios Georgiós, près duquel se trouvent les ruines de Phlius, et au (4 h.) lac Stympale (V. R. 47).

Pour rejoindre la route de Corinthe à Nauplie, on pénètre dans la petite gorge au S. du temple, pour remonter le cours de la rivière jusqu'à (30 m.) sa source, et on contourne une montagne dont le flanc renferme de nombreuses cavernes où l'imagination des guides ne manquera pas de reconnaître le repaire du lion de Némée. Descendant ensuite par une pente assez rapide couverte de lentisques et de chênes verts, on arrive (30 m.) au

**Khani du Dervénaki**, bâti dans un site gracieux, au bord d'un ruisseau, et entouré de muriers, de peupliers et de cyprès. Ordinairement on fait halte dans le jardin sous un figuier colossal.

Suivant les bords du ruisseau, qui se cache sous d'épais massifs de lauriers-roses, on pénètre dans un défilé, resserré entre deux murailles de rochers, qui ne laissent en plusieurs endroits qu'un passage de 3 ou 4 mèt. de large. Cette route, rocailleuse et à peine praticable aujourd'hui, était très-fréquentée par les chars du temps de Pausanias. Elle s'appelait *Tretum* (Τρατός, troué) à cause des nombreuses grottes que présente la

montagne. En 1822 elle fut le théâtre de la défaite sanglante que Nikitias fit éprouver à l'armée turque. A son extrémité s'ouvre (45 m.) une petite plaine, dominée à l'E. par les escarpements arides du mont *Martis* qui s'élève au-dessus de Mycènes. Cette plaine traversée, on franchit un petit défilé et l'on débouche (25 m.) sur la grande plaine d'Argos qui s'étend jusqu'à la mer. Au S. se montrent la citadelle d'Argos qui s'avance comme un promontoire dans la plaine, et plus loin l'immense rocher Palamède que couronne la forteresse de Nauplie. Il faut ici quitter la route et couper à travers champs dans la direction de l'E. Gravissant ensuite une pente abrupte et rocailleuse, on atteint (15 m.) les ruines de

**Mycènes.**—*Histoire.*—Cette ville fut fondée par Persée vers 1468. Elle joua un grand rôle dans les âges héroïques comme résidence d'Agamemnon et capitale de ses domaines. Elle perdit son importance après le retour des Héraclides et l'établissement des Doriens à Argos qui devint alors la ville la plus puissante de la plaine. Les Argiens s'emparèrent de Mycènes vers 468 et en chassèrent les habitants. Depuis cette époque elle est toujours restée déserte. Mycènes est célèbre par les crimes dont elle a été le théâtre et qui ont inspiré tant de poètes tragiques. Il suffit de rappeler le massacre des enfants de Thyeste, l'assassinat d'Agamemnon par Égisthe et Clytemnestre, la vengeance d'Oreste, etc., etc.

*Description.*—Mycènes, par l'antiquité de ses remparts, ses sculptures et ses monuments funéraires, mérite d'arrêter longtemps l'attention du voyageur. Placée comme un nid d'aigle au milieu de sombres montagnes, elle offre, après 3000 ans d'existence, le type le plus curieux et le mieux conservé d'une place forte aux temps héroïques.

Sa position, au point de vue

militaire, était très-importante. Elle commandait la plaine d'Argos, et les routes de Pliius, Némée et Cléones, qui passaient sous ses murs. La ville s'élevait sur le versant S.-O. d'un mamelon escarpé qui se détache du mont *Martis*. Ce mamelon est dominé au N. et à l'E. par deux immenses parois de rochers. Au S. il est complètement à pic au-dessus d'un ravin profond où coule un torrent. L'antique acropole, qui le couronne, a la forme d'un triangle, dont la base serait au S.-O., et le sommet à l'E. Le rempart existe en entier, excepté sur une petite étendue au S., où sans doute il n'y en a jamais eu, car la hauteur des rochers en cet endroit était une défense suffisante. Les murailles, hautes de 4 à 6 mèt., sont cyclopéennes et pélasgiques. On admirera surtout à Mycènes ce second genre de construction. Les polygones sont parfaitement rapportés sans le secours de petites pierres, et soigneusement taillés de manière à offrir une surface unie. On remarque, près de la porte des Lions, un troisième genre de construction. Les blocs, presque quadrangulaires, sont rangés par assises horizontales, mais leurs joints ne sont pas encore verticaux comme dans l'appareil hellénique (V. p. 31), et présentent des lignes plus ou moins obliques.

**Porte des Lions.** Cette célèbre porte est située à l'angle N.-O. de l'acropole. On y arrive par une avenue d'environ 15 mèt. de long sur 9 mèt. de large, comprise entre deux gros murs. Cette disposition forçait l'ennemi à présenter le côté droit, qui n'était pas protégé par le bouclier. La porte, fort évasée par le bas, est formée de trois grosses pierres; celle du linteau a 4 mèt. 50 de longueur. Au-dessus de ce linteau, on a enchâssé un bloc triangulaire dont la base est longue de 3 mèt. et le sommet haut de 2 mèt. 90. Sur ce bloc sont sculptés deux lions qui

rampent face à face, les pattes de devant appuyées sur la base d'une colonne qui les sépare. Les têtes des deux lions et une partie du chapiteau de la colonne n'existent plus. Cette espèce d'écusson était le symbole d'Apollon Agyieus, le gardien des portes. C'est un curieux spécimen de l'art aux temps héroïques. Les lions sont remarquables par la solidité et la largeur de leur exécution, qui n'exclut pas une certaine élégance. On y retrouve à peine cette roideur qui caractérise la sculpture primitive. La pierre de ce bas-relief est un calcaire gris fort dur que l'on trouve en Messénie. Le temps et l'humidité lui ont donné une teinte verdâtre.

Près de la porte des Lions, on distingue encore des vestiges du mur qui entourait la ville basse. Dans la même direction, et à droite du chemin qui mène au v. de Kharvati, on remarque le tombeau d'Agamemnon ou plutôt le

**Trésor des Atrides.** Cette construction souterraine, parfaitement conservée, est un des restes les plus curieux de l'architecture primitive de la Grèce. On y arrive par une avenue en ruines. La porte, formée de trois gros blocs, est surtout remarquable par son linteau, monolithe de 8 m. 15 de longueur, 6 m. 50 de profondeur et 4 m. 22 de hauteur; on a calculé qu'il devait peser 168,864 kilog. Au-dessus de ce linteau colossal on remarque un vide triangulaire, qui servait d'évent, s'il n'était rempli par un bas-relief comme celui de la porte des Lions. De chaque côté de la porte se trouvaient deux colonnes dont les bases et les chapiteaux ressemblent à ce qui fut plus tard l'ordre toscan. Les fûts ornés de dessins en zigzag ont quelques rapports avec les monuments de Persépolis.

On pénètre dans une grande salle circulaire, dont la voûte présente une forme parabolique. Elle a environ 12 m. de haut sur 15 m. de diamètre. Ce monument, qui

semble construit d'hier et qui a pourtant traversé tant de siècles, frappe vivement par son caractère de force et de grandeur. Le mode de construction de la voûte est surtout remarquable. Des assises annulaires horizontales ont été posées les unes sur les autres en encoffrement de manière à observer la courbe que l'on voulait obtenir; les arêtes inférieures ont ensuite été abattues au ciseau. Comme ces espèces de vousoirs n'étaient pas taillés en coins, il restait entre eux des intervalles triangulaires. Ces intervalles ont été remplis de petites pierres introduites par force, ce qui donne à chaque rang d'assise horizontale la solidité que l'on obtient ordinairement par un joint concentrique dans toute sa longueur. Le sommet de la voûte s'ouvre à la partie supérieure de la colline dans laquelle le monument est creusé. La muraille se découvre à fleur de terre, et c'est en cet endroit qu'on peut le mieux se rendre compte des détails de sa construction. La pierre du sommet, qui a été enlevée, n'était pas une clef de voûte, mais seulement un couvercle, un bouchon, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Les traces de clous en cuivre que l'on remarque à l'intérieur, semblent indiquer que les murs étaient recouverts de plaques de métal, comme l'était à Argos la salle d'Airain décrite par Pausanias. A droite de la grande salle on en trouve une seconde de forme carrée, et simplement taillée dans le roc, qui paraît avoir servi de sépulture. La grande salle renfermait probablement les armes, les bijoux et les ornements précieux que les Grecs avaient l'habitude de déposer dans leurs monuments funéraires, et qui sans doute ont valu à ceux-ci le nom de *Trésors*.

On voit encore près de là trois tombeaux construits comme celui d'Agamemnon, mais ils sont beaucoup plus petits et complètement en ruines. Sur le côté N. de l'Acropole, on remarque aussi une

porte antique, dont l'approche est défendue par une avenue, comme à la porte des Lions.

On descend par le versant S. O. de la colline, et, laissant à gauche une fontaine et à droite quelques ruines, on atteint (10 m.) le v. de

**Kharvati** (6 h. de Corinthe). — Ce village est petit et sale; on y trouve difficilement un logement passable. Le Khani de Kharvati, situé à 15 m. au S. dans la plaine, n'offre guères plus de ressources.

Sur une éminence à 30 min. de Kharvati, à droite de la route d'Argos, se trouvent les ruines du Hé-ræum ou **Temple de Junon**, divinité protectrice des Argiens. L'ancien Hé-ræum, détruit en 425 par un incendie, fut rebâti sur les mêmes fondations. Les ruines, situées sur une plateforme irrégulière divisée en trois terrasses superposées, présentent en effet des substructions cyclopéennes surmontées de murs helléniques.

On rejoint à travers la plaine une route excellente qui se dirige vers Nauplie, dont la forteresse s'élève à l'horizon, fièrement assise au sommet du rocher Palamède. La plaine d'Argos est couverte de champs de blé, de coton, de vignes et surtout de tabac d'une qualité supérieure. On rencontre (50 m.) deux églises ruinées à peu de distance l'une de l'autre. Elles renferment quelques colonnes doriques. On voit (10 m.) au v. de *Phonika* quelques fragments doriques au-dessus d'un puits. On traverse (20 m.) le v. d'*Aniphi* entouré d'oliviers, et par (10 m.) *Platini* et (30 m.) *Coutsis* on joint la grande route de Nauplie à Argos près des ruines de (25 m.)

**Tirynthe**. — *Histoire*. — Proetus fonda cette ville vers 1397, et, selon la fable, la fit entourer de murs par les Cyclopes. Parmi ses rois on compte Persée, Amphitryon et Hercule. Les Argiens, pour établir leur domination sur toute la plaine d'Argos, détruisirent Tirynthe à peu près à la même époque que Mycènes. S'il faut en croire Théophraste, les

Tiryntiens étaient les gens les plus gais de la Grèce et leur hilarité constante les empêchait de s'occuper d'affaires sérieuses.

*Description et topographie*. — Tirynthe était située près d'un de ces rochers peu élevés, qui surgissent comme des îles dans la partie S. E. de la plaine d'Argos. Ce rocher, haut de 10 à 15 mèt., a environ 227 mèt. de long sur 36 à 72 m. de large. Il est entièrement occupé par l'antique acropole, divisée en deux forts d'inégale hauteur. L'enceinte est bien conservée; ses **murailles cyclopéennes**, hautes d'environ 12 m. et épaisses de 15 m., sont remarquables par la grosseur des blocs dont elles sont construites. Elles ont excité l'admiration de tous les siècles. Pausanias les trouvait aussi étonnantes que les pyramides d'Égypte.

L'Acropole avait trois portes; la plus importante était située au S. On y arrivait par une rampe en maçonnerie. Cette porte donnait accès au fort supérieur, et, près du mur de l'E., communiquait avec un passage conduisant au fort inférieur. On distingue encore des traces de la muraille qui séparait les deux forts.

Les célèbres **Galeries de Tirynthe** se trouvent de chaque côté de l'entrée principale. Elles sont pratiquées dans l'épaisseur des murailles de l'E. et du S. Leur voûte ogivale est formée d'assises horizontales disposées en encorbellement et liées ensemble à la partie supérieure par d'autres pierres placées horizontalement. Ces galeries communiquaient sans doute avec des constructions qui ont disparu. Dans la galerie extérieure du mur de l'E. on remarque six entrées ogivales.

En quittant Tirynthe, on suit la grande route de Nauplie bordée d'arbres chétifs. Quelques véhicules impossibles circulent tant bien que mal au milieu des ornières et de la poussière et donnent au pays une animation que l'on n'est pas accoutumé à rencontrer en Grèce.

On traverse, au pied du mont Palamède, une petite plaine qui sert de champ de manœuvres, et l'on arrive (35 m.) au faubourg de *Pronia*. On a sculpté sur un rocher près de Pronia un lion colossal en l'honneur des Bavares morts en Grèce. On suit une route resserrée entre le rocher Palamède et le port, et, franchissant un pont-levis, on passe sous une grande porte, surmontée des armes de Venise pour entrer (5 m.) à

**Nauplie**. (5 h. 20 de Kharvati.) Les portes de la ville se ferment à 7 h. On trouve sur la place des platanes un hôtel avec table d'hôte, un restaurant et des cafés. Pour visiter le fort Palamède, il est nécessaire de faire demander une permission au commandant. On peut se procurer à Nauplie d'affreux cabriolets qui vont à Argos et à Mycènes. — Paquet grec pour le Pirée, une semaine le samedi, et la semaine suivante le vendredi. — Pour le tour de la Morée (V. R. 50), tous les 15 jours le samedi.

*Histoire*. — Cette ville eut pour fondateur Nauplius, père de l'infortuné Palamède, victime de la vengeance et des accusations artificieuses d'Ulysse. Nauplie, d'abord indépendante, tomba au pouvoir des Argiens et devint le port d'Argos. Elle était déjà déserte au temps de Pausanias. Pendant les Croisades, elle acquit une certaine importance qu'elle a conservée jusqu'à nos jours. Elle fut prise par les Français et les Vénitiens en 1205, et devint la capitale d'un duché appartenant aux Villehardouin. Les Vénitiens et les Turcs s'en disputèrent longtemps la possession, mais elle resta définitivement à ces derniers en 1715. De 1829 à 1834 Nauplie fut le siège du gouvernement grec; pendant cette période la ville s'agrandit rapidement, mais depuis elle a beaucoup perdu.

*Description*. — Nauplie est située à l'E. du golfe d'Argos sur une presqu'île rocheuse, qui se dirige

du S. E. au N. O. La ville, étagée sur le versant N. de la presqu'île, fait face à la plaine d'Argos et n'a pas de vue sur la mer. Elle est dominée au S. E. par la citadelle de Palamède et au S. par le fort Itskalé, bâti sur l'emplacement de l'antique Acropole dont on voit encore quelques restes. Des fortifications assez bien entretenues l'entourent; au point de vue militaire, c'est la ville la plus importante du royaume. Le port, resserré entre la presqu'île de Nauplie et la plaine d'Argos, est profond et bien abrité. A son entrée se trouve, sur un rocher à fleur d'eau, le fort Bourzi qui sert de prison. Du temps des Vénitiens il se rattachait à la ville par une jetée et s'appelait le fort du passage.

Nauplie est après Athènes et Patras la plus jolie ville de la Grèce. Ses rues sont pavées et ses maisons ont en général assez bonne apparence. On aperçoit çà et là quelques vieilles mesures turques, peintes extérieurement et dont le second étage fait saillie sur le premier. La ville est coupée en deux parties égales par la rue principale qui relie entre elles deux places, plantées d'arbres, dont la plus grande est celle des platanes. Nauplie ne renferme aucun monument remarquable. On montre aux étrangers l'église de Saint-Spiridon où Capo d'Istria fut assassiné et la maison qu'il habitait, devenue plus tard le palais provisoire du roi.

**Fort Palamède**. Le mont Palamède, que l'on aperçoit de tous les points de la plaine d'Argos, s'élève à pic au-dessus de la mer et de la ville de Nauplie à une hauteur de 216 mèt. On a fait sauter, il y a quelques années, les rochers qui le rattachaient à une petite chaîne de collines vers l'E. Le Palamède, maintenant isolé, n'est accessible que du côté de la ville. On arrive au fort par un escalier d'un millier de marches, taillé en zigzag dans le flanc du rocher.

Le premier château fut construit

par les Francs. Les Vénitiens y ajoutèrent des fortifications redoutables que l'on voit encore aujourd'hui. La citadelle actuelle a la forme d'un pentagone, et renferme sept forts séparés. On remarque dans le fort Thémistocle plusieurs beaux canons portant le lion de saint Marc et le millésime 1687. Le fort Miltiade sert de prison. La citadelle est regardée comme imprenable; c'est seulement par la famine que les Grecs purent s'en rendre maîtres lors de la guerre de l'Indépendance. Des rigoles, habilement disposées, recueillent l'eau de pluie et la conduisent dans d'immenses citernes qui peuvent en contenir une quantité suffisante pour plusieurs années.

Du haut de la citadelle on découvre un magnifique panorama. On aperçoit à ses pieds la ville et le port de Nauplie; au S. le regard plonge sur les escarpements du Palamède couverts de cactus et baignés par la mer. Plus loin se déroulent le golfe d'Argos avec l'île de Spetzia à l'horizon, les montagnes de la Laconie et de l'Arcadie, et la verdoyante plaine d'Argos que terminent au N. les après rochers de Mycènes.

### ROUTE 29.

#### DU PIRÉE A NAUPLIE

PAR ÈGINE ET ÈPIDAURE.

Par un temps favorable on peut se rendre en 2 ou 3 heures du Pirée à Ègine, et en 1 ou 2 heures d'Ègine à Èpidaure. A cause du vent du N. qui règne presque constamment, il est plus facile d'aller du Pirée à Ègine que d'Ègine au Pirée. Le temple de Minerve est situé sur la côte E. à 30 m. du port de Hagia Marina. On fera bien de débarquer dans ce petit port et de visiter le temple avant de se rendre à la ville d'Ègine.—D'Èpidaure à Nauplie on compte 9 h. 30 m.

L'île d'Ègine<sup>1</sup>, située à l'entrée

<sup>1</sup> V. Ed. About, *Mém. sur Ègine*, arch.

du golfe Saronique, se trouvait à peu de distance des villes les plus florissantes de la Grèce : le Pirée, Eleusis, Mégares, Corinthe, Èpidaure, Trézène. Ègine a la forme d'un triangle; sa longueur est d'environ trois lieues et sa superficie de 83 kil. carrés. Un grand tiers de l'île au S. E. est occupé par des roches volcaniques. Au S. se dresse le mont *Saint-Elie*, dont le sommet conique (531 mè.) se voit de tous les points du golfe. A l'E., de hautes parois de rochers dominent la côte et la rendent inaccessible par le mauvais temps, excepté dans la petite anse de *Hagia Marina*. Cette île, si petite et si peu fertile, renfermait, s'il faut en croire Aristote, 600 000 hab., ou au moins 200 000 selon les calculs plus probables de M. Wal-lou (Hist. de l'esclavage, tom. I, p. 281). De nos jours on en compte à peine 9000.

*Histoire.* — Les commencements de l'histoire d'Ègine appartiennent à la fable. Appelée d'abord *Cenone*, elle prit ensuite le nom de la nymphe Ègine, qui donna le jour à Èaque, premier roi de l'île et père de la belliqueuse lignée des Èacides. L'invasion d'Ègine par les Hellènes (Myrmidons) est probablement l'origine de la fable des fourmis transformées en hommes pour peupler le royaume d'Èaque. Ègine fut soumise par les Doriens d'Èpidaure et passa avec cette ville sous la domination de Phidon, tyran d'Argos, que l'on regarde comme l'inventeur de la monnaie. C'est à Ègine que furent frappées vers 895 les plus anciennes médailles grecques que nous connaissons. Ègine recouvra son indépendance, et donna bientôt un grand développement à sa puissance maritime. Les Èginètes fondèrent des colonies en Crète et en Italie, et possédèrent le port de Naucratis en Egypte. Les plus

*des missions scientif. et litt.*, tom. III.—Ch. Garnier, *Vile d'Ègine*, Rev. de l'Orient, mai 1857.

riches marchands de l'île favorisèrent les beaux arts, qui déjà au sixième siècle atteignirent une grande perfection. Ègine fut pendant un certain temps le centre de l'art grec et donna son nom à une école, dans laquelle on remarque Callon, Anaxagoras, Glaucus, Simon, et Onatas. En 505, les Èginètes à l'apogée de leur puissance, s'allièrent aux Thébains contre Athènes. Ils ravagèrent avec leur flotte les côtes de l'Attique. L'oracle de Delphes ordonna aux Athéniens de suspendre les représailles pendant 30 ans. L'invasion des Perses reconcilia les deux républiques rivales. Les Èginètes envoyèrent trente vaisseaux à Salamine et se signalèrent par leur bravoure. En 460 ils furent vaincus par les Athéniens dans une grande bataille navale. Ceux-ci s'emparèrent de leur ville et les forcèrent à détruire leurs fortifications, à livrer leurs vaisseaux de guerre et à payer un tribut. Mais Athènes ne se trouva pas assez vengée de la gloire de sa rivale. Au commencement de la guerre du Péloponèse, elle expulsa tous les habitants de l'île et les remplaça par des colons athéniens. Les Èginètes reçurent des Lacédémoniens un asyle à Thyréa. Après la bataille d'Ègos-Potamos, Lysandre les ramena dans leur patrie. Mais Ègine ne recouvra jamais son antique splendeur.

En 1828, Capo d'Istria établit à Ègine le siège du gouvernement hellénique, mais cette capitale provisoire a dû encore céder la prépondérance à Athènes, son heureuse rivale.

La ville d'Ègine, qui occupe l'emplacement de la ville antique, s'étagé avec grâce sur une pente douce au bord de la mer. Elle ne renferme rien de remarquable; les quelques édifices qui se sont élevés pendant la présidence de Capo d'Istria tombent aujourd'hui en ruines. Les antiquités du Musée ont été transportées à Athènes et la Bibliothèque ne possède aucun livre curieux.

On voit encore aujourd'hui les immenses travaux exécutés par les anciens Èginètes pour défendre leurs vaisseaux contre la mer et contre les ennemis. Au N. d'un petit promontoire où s'élève une colonne, s'étend une rade protégée du côté du N. par un brise-lames qui semble avoir porté un mur, prolongement des fortifications de la ville. Au S. du promontoire et en face du lazaret, on voit un port ovale, abrité par deux môles antiques. Un peu plus loin, et toujours au S., se trouve un autre port ovale deux fois plus grand que le précédent. Le port secret, qui était réservé aux vaisseaux de guerre, répondrait selon Leake au premier et selon M. About au second et au plus grand des deux ports. Mais aucune donnée positive ne vient confirmer l'une ou l'autre de ces opinions. On voit près du port quelques vestiges du temple de *Vénus*, consistant en une colonne et une assise de belles pierres appartenant au soubassement. Le reste a été employé par Capo d'Istria pour la construction du quai. Les murs de la ville que Leake a vus et décrits n'existent plus; il est même difficile d'en découvrir des traces; les Grecs, qui se prétendent si jaloux de conserver leurs monuments, les ont utilisés comme matériaux.

A en juger par la quantité de débris épars sur la plaine qui s'étend autour de la ville, il paraît évident qu'Ègine s'étendait au delà des anciens murs vers le N. O. Dans la même direction et près de l'angle N. O. de l'île, à 15 m. de la ville, se trouve un tumulus semblable à ceux de la plaine de Troie. Il est connu sous le nom de *tombeau de Phocus*. Au pied de ce tumulus on remarque une enceinte taillée dans le roc qui mesure environ 100 m. de long sur une de ses faces. Cette enceinte marque sans doute l'emplacement de l'*Eaceum* ou *tombeau d'Èaque*, que Pausanias cite comme un monument remarquable.

**Palæa-Égina** n'a d'antique que le nom. Cette ville, située sur un rocher élevé à l'E. de la plaine, est complètement abandonnée et en ruines. Elle a servi de retraite aux Grecs aux temps de la domination turque.

**Le temple de Minerve** (connu dans le pays sous le nom de *τῆς κοίτης*) a été longtemps regardé comme celui de Jupiter Panhellénien. De longues discussions ont eu lieu à ce sujet, mais depuis quelques années la question se décide en faveur de Minerve. Jupiter n'aurait eu qu'un autel sur le mont Saint-Elie.

Ce temple est situé sur la côte E. à 2 h. 30. m. d'Égine et à 30 m. du petit port de Hagia Marina. Il est placé sur une hauteur et présente l'aspect le plus pittoresque. 22 colonnes doriques avec leur architrave sont encore debout. Le temple était hexastyle et bâti de pierre d'Égine recouverte de stuc. Comme le Parthénon et les temples de Pastum, il contenait à l'intérieur deux colonnades superposées. Les sculptures qui ornaient les frontons ont été retrouvées en 1811 et sont maintenant conservées au musée de Munich. Celles du fronton oriental représentaient l'expédition des héros Éginètes sous la conduite de Minerve, et celles du fronton occidental le combat des Grecs et des Troyens sur le corps de Patrocle. On remarque au S. E. du temple les soubassements d'une habitation antique.

Du plateau où s'élève le temple, on découvre l'Attique depuis le cap Sunium jusqu'à Salamine. Athènes et le Parthénon se détachent en blanc sur le Pentélique qui forme le fond de ce magnifique tableau.

**Le Panhellénium**, selon l'opinion de Stackelberg qui est généralement adoptée, était situé sur le sommet du mont Saint-Elie; on y monte en 3 h. par un chemin pénible et escarpé. On remarque encore près de la petite chapelle qui couronne le pic Saint-Elie quelques traces des murs qui for-

maient le péribole du temple, ou plutôt de l'autel. On découvre de cet endroit un magnifique panorama. La vue s'étend sur l'Acropole d'Athènes, les rochers de Salamine, Eleusis, Mégares, l'AcroCorinthe, la montagne de Méthana et les premières îles de l'Archipel.

On remarque au pied de la montagne et près de l'église *Τῶν ἁγίων ἀμυγῶν* des ruines connues sous le nom de *κῶς*. Ce sont probablement celles du *Hiéron d'Aphwa* que Pindare a célébrée dans un hymne. On voit encore quatre murs cyclopéens formant une terrasse sur laquelle se trouvait le téménos. Quelques-uns des blocs ont 2 m. 50 de long. A l'angle N. O. le mur cyclopéen a été remplacé par un beau mur hellénique.

En quittant le port d'Égine on rencontre la petite île de Platia ou Métopi. On range ensuite à gauche l'île d'Angistri (Pityonésus) où l'on remarque un monastère. Plus loin à droite, se montre l'île de Kyra (Cécryphalus), près de laquelle les Éginètes furent vaincus par les Corinthiens en 458. A gauche, se dresse la presqu'île volcanique de Méthana. Bientôt on pénètre dans une baie étroite et l'on débarque à *Néa-Épidavros* ou *Pidavro* qui remplace l'antique

**Épidaure.**—*Histoire.*—Cette ville fut élevée par une colonie d'Ioniens et occupée plus tard par les Doriens d'Argos. Elle devait une grande partie de son importance au *Hiéron d'Esculape* qui se trouvait sur son territoire. Située sur la grande route de l'Argolide et à peu de distance du Pirée et des îles du golfe Saronique, Épidaure devint, grâce à sa position géographique, une des villes les plus commerçantes du Péloponèse. Elle envoya des colonies dans les îles d'Égine, de Cos, de Calydne et de Nisyros. Après avoir chassé ses tyrans et adopté un gouvernement oligarchique, elle se sépara de sa métropole, Argos, dont les institutions étaient démocratiques, et se lia étroitement avec Sparte.

Les Éginètes, en secouant le joug d'Épidaure, lui enlevèrent son importance et son commerce. Du temps des Romains elle n'était plus que le port du *Hiéron d'Esculape*. Depuis, elle a donné son nom à une constitution promulguée en 1822 par un congrès général des députés de la Grèce.

*Description.*—Le v. de Pidavro se déploie au fond d'une baie étroite, resserrée entre une presqu'île rocheuse au S., et des montagnes à pic au N. A moitié caché sous des massifs d'arbres, il est dominé par un rocher sur lequel on remarque une petite église. Au S. de Pidavro, une plaine étroite se déroule entre la mer et de hautes montagnes.

L'antique Épidaure était située sur la presqu'île et avait, selon Strabon, 15 stades de tour. La ville basse, ou faubourg, s'étendait dans la plaine jusqu'au petit promontoire de Saint-Nicolas, près de Pidavro. Il ne reste plus d'Épidaure que quelques vestiges de murailles situés sur la presqu'île et sur l'isthme qui la joint à la plaine.

On peut faire une charmante excursion jusqu'au (1 h. 30 m.) v. de *Piada*, situé au N. d'Épidaure. C'est dans ce village que s'est tenu le congrès général des députés grecs en 1832. La fertile vallée de Piada approvisionne le marché d'Athènes de fruits et de légumes.

On sort de Pidavro du côté S.-O. par la route de Trézène, et l'on traverse la plaine fertile et cultivée d'Épidaure. Le chemin tourne vers l'O. (10 m.), pour remonter le cours d'une petite rivière et conduit bientôt dans une gorge profonde délicieusement boisée. On remarque à droite (45 m.) de Kalyvia, près d'un ruisseau, des champs cultivés sur le versant de la montagne et quelques beaux oliviers. On quitte (45 m.) la rivière et le grand ravin pour s'enfoncer dans une charmante allée à gauche, qui devient de plus en plus pittoresque, à mesure que l'on

avance. Laissant (45 m.) le bagage suivre la route directe de Ligourio, on pénètre à gauche dans un ravin boisé, qui contourne la base du mont Vélonidia (Tithion) et débouche (40 m.) sur une belle plaine onduleuse, entourée de hautes montagnes et traversée par un torrent et un ruisseau. C'est dans cette plaine que se trouvait le :

**Hiéron d'Esculape.** Ce célèbre sanctuaire était fréquenté par les malades de toutes les parties de la Grèce, qui venaient y chercher la santé et des distractions. On vantait sa sainteté, ses richesses, et la splendeur des offrandes dont il était orné. Tous les quatre ans on y célébrait des fêtes en l'honneur d'Esculape. Le sanctuaire placé à une des extrémités de la plaine avait environ 1500 mètr. de tour. Il était fermé de deux côtés par des collines escarpées, et des deux autres par des murs, dont on voit encore des vestiges. Le terrain est aujourd'hui jonché de débris informes, et, à l'exception du théâtre, on peut tout au plus déterminer l'emplacement d'un petit nombre des monuments dont parle Pausanias. On remarque l'extrémité d'un stade et quelques gradins, et tout auprès les ruines de deux citernes et d'un bain de construction romaine. On voit encore des vestiges du Tholus, ou rotonde en marbre blanc, bâtie par Polyclète, et contenant les tableaux de Pausias; il avait environ 18 mètr. de circonférence.

On trouve un peu plus loin des soubassements, peut-être ceux du célèbre temple d'Esculape orné par Thrasymène d'une statue chrysoléphantine. Au-delà du torrent sont les ruines du théâtre, taillé dans le flanc d'une colline. C'est le mieux conservé des édifices de ce genre que l'on puisse admirer en Grèce. On distingue encore, au milieu des arbres et des broussailles, cinquante-quatre gradins en beau marbre blanc. Ce théâtre, œuvre de Polyclète, avait un diamètre d'environ 110 mètr., et pouvait contenir 12,000 personnes.

Pour gagner Ligourio on se dirige à l'O., et, traversant un ruisseau, on pénètre (20 m.) dans un petit défilé anciennement dominé par deux tours. On atteint (10 m.) le v. de Koroni, dont le nom rappelle celui de Coronis, mère d'Esculape; (6 m.) le v. de Péri, et (10 m.)

**Ligourio**, v. situé au pied de la colline sur laquelle se trouvait l'antique Lessa, dont il reste encore des ruines. On remarque des vestiges de murailles, des colonnes ioniques dans l'église d'Agia-Marina et les débris d'une pyramide (comparez R. 30).

Au sortir du v., la route traverse la plaine de Ligourio, qui produit un tabac très-estimé en Grèce, puis se dirige sur des plateaux stériles, couverts de maigres bruyères; à droite se dressent les hauts escarpements du mont Arna (Arachnæum), qui séparait les territoires de Corinthe et d'Epidaure. Laissant (1 m. 15) un chemin à droite, on traverse (15 m.) un torrent, et après une montée pénible dans un bois d'oliviers, on entre dans un défilé dominé par une forteresse hellénique, connue dans le pays sous le nom de *Xéro-Castelli*. Son mur d'enceinte, haut de 4 à 5 m., est de construction cyclopéenne: il est flanqué de plusieurs tours de l'époque byzantine. On y remarque une porte pyramidale à laquelle l'ennemi ne pouvait arriver qu'en présentant le flanc droit. Signalons aussi dans l'intérieur de la forteresse un vaste souterrain de construction hellénique.

Après avoir franchi (1 h. 20) un ruisseau, l'on aperçoit, à 2 kil. sur la gauche, une autre forteresse hellénique à l'entrée d'une vallée pierreuse. On gravit une pente aride parsemée de débris de poterie, puis (15 m.) laissant à droite le couvent de Hagios-Dimitrios, on descend par une gorge boisée, dans une petite vallée (45 m.) qui s'ouvre sur la plaine d'Argos. A gauche (30 m.) une forteresse

hellénique se montre sur un rocs escarpé. Leake, dont l'opinion est en contradiction avec Pausanias, veut y reconnaître l'antique Mideia, que la carte de l'état-major français place à Dendra, non loin de Mycènes. Près de (20 m.) Katsingri, et au détour d'un promontoire de rochers, apparaît soudain le mont Palamède, sur lequel s'élève la citadelle de Nauplie. Au-delà du v. d'Aria (35 m.), jaillit près de la route une belle source dont l'eau est amenée à Nauplie par un aqueduc. On traverse (25 m.) le faubourg de Pronia, et quelques minutes après on entre à Nauplie. (V. R. 28).

### ROUTE 30.

#### DE NAUPLIE A TRIPOLITSA,

PAR ARGOS, TSIPIANA ET MANTINEE.

(11 h.—On couche à Tsiplana.)

Sortant de Nauplie du côté N., par la route carrossable d'Argos, on atteint (50 m.) les ruines de Tyrinthe (V. R. 28), et (35 m.) le v. de Dalamanara. On franchit ensuite (20 m.) le lit de l'Inachus, et (10 m.) celui du Charadrus, pour gagner (10 m.)

**Argos.** (Les Khanis sont mauvais, mais il y a quelques maisons où l'on peut trouver un logis confortable.)

*Histoire.* Cette ville, regardée comme la plus ancienne de la Grèce, a joué un grand rôle dans les âges héroïques. Elle était renommée pour les honneurs qu'elle rendait à Junon, et l'on vantait ses musiciens et ses sculpteurs; c'était une des villes les plus belles et les plus grandes de la Grèce; sa population, selon Lysias, égalait celle d'Athènes.

Argos eut pour fondateur le chef pélasge Phoronée, dont les descendants occupèrent le trône pendant neuf générations. L'Égyptien Danaüs chassa cette dynastie, et donna son nom (Danaï), aux Argiens et aux Grecs en général. Le

royaume d'Argos fut démembré par la fondation de Tyrinthe et de Mycènes. Cette dernière devint, sous Agamemnon, la ville la plus importante de la plaine. Mais Oreste rendit à Argos son antique puissance; il étendit sa domination sur toute l'Argolide et sur la Laconie. Ces commencements d'Argos ont fourni la matière d'une foule de légendes célèbres, trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rappeler.

L'histoire d'Argos devient plus positive après l'invasion Doriennne et le retour des Héraclides (1190 av. J.-C.). Nous voyons les Argiens à la tête d'une confédération de plusieurs villes doriennes: Cléones, Phlius, Sicyone, Epidaure, Trézène, Hermione et Egine. Sous le tyran Phidon, 770, Argos arrive à l'apogée de sa gloire et soumet à ses lois la plus grande partie du Péloponèse. Mais, après la mort de Phidon, sa puissance décline; Sparte, sa rivale, se place au premier rang par le célèbre combat de Cynurie (547) et surtout par la victoire de Tyrinthe, qui coûta la vie à 6,000 Argiens. La ville d'Argos aurait été prise, sans le courage de Téléstilla, qui se mit à la tête des femmes argiennes, et parvint à repousser l'ennemi. Plus tard cependant, Argos se releva et augmenta sa puissance par la destruction de Mycènes et de Tyrinthe, les fidèles alliées de Sparte. Vers cette époque, elle abolit la royauté et adopta la forme républicaine. Après la paix de Nicias (421), Argos se liguait contre Sparte, avec les Mantiniens, les Corinthiens, les Éléens et les Athéniens; mais la fortune favorisa les Spartiates, qui écrasèrent les confédérés dans les champs de Mantinée. Le parti aristocratique d'Argos profita de l'occasion et fit alliance avec Sparte pour renverser le gouvernement démocratique. Mais son triomphe fut de courte durée: le peuple, justement indigné de sa conduite et exaspéré par sa tyrannie, l'ex-

pulsa de la ville. Dès lors, la haine d'Argos contre Sparte, qui n'était plus sa rivale, mais la puissance prépondérante du Péloponèse, fut portée à son comble. Aussi les Argiens se liguèrent constamment, mais sans succès, avec les ennemis de Sparte.

A partir de cette époque, Argos n'a plus d'histoire pour ainsi dire. Elle fut assiégée en vain par Pyrrhus, qui trouva la mort sous ses murs. Elle se joignit à la ligue achéenne, dont elle fit partie jusqu'à la conquête romaine. Lors du partage de l'empire grec, elle échut aux Villehardouin, qui la donnèrent plus tard aux ducs d'Athènes. Argos devint, en 1686, la capitale des possessions vénitienes en Grèce. En 1822, Démétrius Hypsilanti la défendit courageusement pendant plusieurs jours contre toute l'armée turque.

*État actuel.* — Argos est un gros v. de 4 ou 5 000 hab., entrecoupée de jardins et renfermant quelques maisons bien bâties. Il s'étale au pied d'une colline conique, qui se détache du mont Lycône et s'avance dans la plaine comme un promontoire. Cette colline, haute de 289 mèt., est celle de *Larissa* (Λάρισσα, citadelle, en langue pélasgique), l'acropole d'Argos; elle est surmontée d'un vieux château délabré et pittoresque. Au N. du v., le petit col de *Deiras* relie à la colline de Larisse un monticule que devait occuper la seconde forteresse d'Argos, nommée *Aspis*. C'était au pied du *Deiras* que se trouvait la salle d'airain dans laquelle Acrisius enferma sa fille Danaé.

Argos a été si souvent détruite, qu'il reste bien peu de débris de la ville antique, qui, selon Pausanias, renfermait tant de monuments remarquables. On voit seulement quelques fragments de marbre antiques enchâssés dans les murs des maisons d'Argos.

Le théâtre, situé au-dessus du v., est taillé dans le flanc de la colline de Larisse. Il avait 137 mèt.

de diamètre, et pouvait contenir env. 20 000 personnes. On voit encore 67 gradins assez bien conservés. Tout auprès se trouvent les ruines d'une construction romaine en briques.

Le *château Franc*, auquel on parvient au bout d'une heure de montée pénible, est d'un aspect imposant; il occupe l'emplacement de l'antique Acropole, dont on voit des vestiges cyclopéens et pélasgiques. Des colonnes antiques ont été utilisées comme matériaux et encadrées dans les murailles franques. Dans l'intérieur du château, on montre quatre belles citernes antiques recouvertes de ciment. — La colline de Larisse faisait partie de la ville; on distingue encore, sur le revers S.-O., des vestiges des murs d'enceinte.

Sortant d'Argos du côté N.-O., on contourne la base de la colline de Larisse. On traverse (30 m.) un torrent, et l'on suit (15 m.) le lit du Charadrus au fond d'une gorge aride. La route monte et serpente au milieu de rochers éboulés et de maigres broussailles. A gauche se dressent les flancs abrupts et brûlés des monts Lycone et Chaon. Se dirigeant (2 h.) au N., on s'élève, en contournant la base du mont Malévo (Artémisius), jusque sur (1 h.) un plateau cultivé. On traverse ensuite (30 m.) un torrent, et l'on arrive, par une montée rapide, à (15 m.) *Karya*. Ce v., situé au pied du mont Artémisius au S., et du Xéro-Vouni au N., est entouré de plantations d'oliviers et de figuiers. Plusieurs torrents qui descendent de la montagne entretiennent une verdure qui contraste agréablement avec les rochers brûlés que l'on voit de tous côtés. Près de *Karya*, et non loin du sommet de l'Artémisius, couvert de groseillers sauvages, se trouvent des débris cyclopéens, qui marquent peut-être l'emplacement du Hiéron de Diane.

En quittant *Karya*, on gravit (30 m.) le col qui joint l'Artémisius au Xéro-Vouni. Au point culmi-

nant, la vue s'étend sur une partie de la plaine de Tripolitsa et sur les montagnes qui la bordent à l'O. Le chemin, roide et escarpé, descend au milieu de rochers arides et brûlés. On aperçoit (2 h.) à ses pieds la petite plaine d'Argos, et, par un sentier presque à pic, on arrive (15 m.) à :

**Tsipiana.** (7 h. 15 m. d'Argos. On peut y trouver un logis confortable.) Ce v. occupe peut-être l'emplacement de *Mélangia*. On distingue encore quelques assises de l'antique Acropole et des vestiges d'un aqueduc. Au N. du v. s'étend la plaine d'Argos, complètement enfermée par les montagnes, excepté du côté S.-O., où elle communique, par une vallée étroite, avec la plaine de Tripolitsa. La plaine d'Argos est constamment inondée par les eaux qui descendent de la montagne et n'ont d'autre issue qu'un katavothron ouvert près du v. On remarque au S. de Tsipiana un monastère du même nom, dans une position pittoresque, sur le versant de la montagne.

En sortant de Tsipiana, on laisse à gauche la vallée dont nous avons parlé, et qui s'appelait *Khoros-Mairas* (le lieu de danse de Mairas). Cette vallée est resserrée au N.-O. par le mont Alesius, espèce de promontoire qui sépare la plaine d'Argos de celle de Mantinée. Laisant à gauche (15 m.) les ruines d'une tour, la route commence à franchir la base du mont Alésius, et atteint (20 m.) la fontaine de Philippe; à gauche s'élève un monticule qui marque peut-être l'emplacement de l'antique *Nestane*. On passe près de (20 m.) la fontaine d'Arné, et l'on descend dans la plaine de Mantinée; puis, contournant la base du mont Alésius pour se diriger au N., on laisse à droite (30 m.) les restes d'un stade, et l'on arrive (20 m.) aux ruines de :

**Mantinée** (aujourd'hui *Palæopolis*). *Histoire.*— Cette ville, qu'Homère appelle l'Amable (*Ἐραστὴν*), était

une des plus anciennes et des plus puissantes de l'Arcadie. Ses institutions démocratiques, citées dans l'antiquité comme des modèles, lui attirèrent la haine de Sparte et de Tégée, dont le gouvernement était oligarchique. Les Mantinéens, et leurs alliés les Argiens et les Athéniens, furent écrasés par les Spartiates, en 421. En 418, Agésipolis, roi de Lacédémone, s'empara de Mantinée en détournant les eaux de la rivière Ophis, qui délavèrent les murs de la ville, construits en briques non cuites. Lors de l'abaissement de Sparte, après la bataille de Leuctres, les Mantinéens rebâtirent leur ville et travaillèrent activement à la formation de la ligue arcadienne et à la fondation de Mégalopolis (V. R. 43). Plus tard, leurs différends avec le gouvernement suprême de l'Arcadie les rapprochèrent de leurs anciens ennemis les Spartiates. Épaminondas marcha contre eux et les défait à la célèbre journée de Mantinée (363). Devenus membres de la ligue achéenne, les Mantinéens la quittèrent pour s'allier de nouveau avec Sparte : ce fut la cause de la guerre dite de *Cléomène*. Aratus se rendit maître de la ville en 226. Elle fut prise une seconde fois, en 224, par Antigone Doson, qui la livra au pillage et vendit ses habitants comme esclaves. Elle s'appela *Antigonie*, jusqu'au temps d'Adrien. Cet empereur lui rendit son ancien nom et y établit des jeux en honneur de son favori Antinoüs, qui descendait des Mantinéens.

*Description.*— *État actuel.*— Mantinée n'était point située, comme les autres villes grecques, sur une hauteur ou sur le flanc d'une colline; elle était bâtie en plaine et traversée par la rivière Ophis. Ses ruines sont entourées maintenant, de tous côtés, de terrains marécageux. Le mur d'enceinte existe encore et mesure environ 3,250 mètr. de circonférence; mais, comme il est partout de même hauteur et qu'il ne présente que

trois ou quatre assises de pierres, on peut supposer que la partie supérieure était bâtie de briques non cuites. Ce mur, qui offre de beaux exemples de construction polygonale, était flanqué de 129 tours; dix portes, dont sept sont encore apparentes, donnaient accès dans la ville. Autour de Mantinée régnait un fossé profond, qui recevait les eaux de l'Ophis. De tous les monuments décrits par Pausanias, il ne reste plus que des ruines informes. On distingue cependant quelques vestiges du théâtre qui était situé au milieu de la ville. Le tumulus que les guides montrent comme le tombeau d'Épaminondas, n'a aucun rapport avec ce héros (V. ci-dessous le Scopé).

Les environs de Mantinée ne répondent pas à la description de Pausanias. Les forêts et la belle végétation ont disparu; il ne reste plus qu'une plaine nue et marécageuse, entourée de montagnes rocheuses et arides.

En quittant Mantinée du côté S., on aperçoit à droite (25 m.) un katavothron, dans lequel l'Ophis s'engouffre aujourd'hui. On longe la rivière et on la traverse (45 m.) sur un pont. En cet endroit, la plaine n'a pas plus d'un kilomètre de large. Elle est resserrée à l'E. par un contre-fort du mont Artémisius, et à l'O. par une colline qui se détache d'un contre-fort du mont Mœnalius. Cette colline est le Scopé (Myrtikas), sur laquelle Épaminondas mourant se fit transporter pour assister à la déroute des Spartiates. Le tombeau que l'on éleva à cet endroit en l'honneur du héros, se voyait encore au temps de Pausanias. Cette partie resserrée de la plaine sépare les territoires de Mantinée et de Tégée. Quand on a dépassé le mont Scopé, on découvre une belle vue sur la plaine de Tripolitsa, fertile et bien cultivée, et renfermée dans un vaste amphithéâtre de montagnes. A droite et à gauche de la route s'étendent de